

## SIGISMUND VON HERBERSTEIN ET LA MOSCOVIE ENTRE MOYEN AGE ET TEMPS MODERNES

PAUL CASTAING

Sigismund von Herberstein est ce diplomate du Saint Empire germanique de l'époque des Habsbourg qui, au cours de sa carrière, a été chargé par deux fois (en 1517 et en 1526) d'une mission à Moscou. De cette expérience, il a tiré un ouvrage rédigé en latin en 1549 et publié la même année à Vienne sous le titre *Rerum Moscoviticarum commentarii* (*Commentaires sur les affaires moscovites*)<sup>1</sup>. En tant qu'ambassadeur, il est un des premiers à renouer, après plus de deux siècles d'interruption, le dialogue est-ouest et il le fait en tentant de restaurer un type de relations diplomatiques traditionnel dans le contexte du Moyen Age mais qui, au début du XVI<sup>e</sup> siècle, ne pouvait apparaître que comme un anachronisme sans lendemain. Comme observateur témoin et mémorialiste, en raison

---

1. Pour rédiger ce travail nous avons utilisé les traductions suivantes :  
- Baron Sigismund Gerberstein, *Zapiski o moskovskix delax. Vvedenie, perevod i primečanija A.I. Maleina*, Saint-Pétersbourg, izd. A. Suvorina, 1908 (par la suite, Malein, *op. cit.*) ;  
- *La Moscovie du XV<sup>e</sup> vue par un ambassadeur occidental, Herberstein*. Présentation et traduction de R. Delort, Paris, Calmann-Lévy, 1965.

de l'ampleur de son information et du caractère novateur de son approche des réalités russes, il est au contraire un pionnier bien en avance sur son temps et, de nos jours, une référence toujours précieuse. C'est cette opposition, si caractéristique d'un homme de la Renaissance, à la limite de deux époques, que je voudrais illustrer aujourd'hui en évoquant tour à tour certains aspects de sa mission diplomatique et de son témoignage de mémorialiste.

Par deux fois donc, Herberstein représente le Saint-Empire auprès du Grand prince de Moscovie, Basile III, le père d'Ivan le Terrible. En 1517, il est l'envoyé de l'empereur Maximilien, en 1526, celui de son petit fils Ferdinand, archiduc d'Autriche, frère de Charles Quint et futur empereur d'Allemagne. Dans les deux cas l'objet de la mission est identique : il s'agit d'obtenir la réconciliation des Polonais et des Russes, alors en guerre, en vue de les entraîner dans une coalition anti-turque au nom de la solidarité des chrétiens face à l'Islam. La menace turque est en effet bien réelle, Soliman est aux portes de Vienne qu'il assiègera en 1529 après s'être rendu maître de Belgrade en 1521 et de la Hongrie en 1526.

Les deux missions se solderont l'une et l'autre par un échec. Sur les raisons de cet échec répété, je reviendrai rapidement tout à l'heure, mais je voudrais relever dès maintenant un trait qui me semble essentiel dans la perspective que j'ai choisie. Herberstein se présente à ses interlocuteurs russes non pas tant comme l'émissaire des Habsbourg mais plutôt comme le représentant de tout l'Occident chrétien, de toute l'Europe catholique et romaine. Cette prétention s'affiche dès le premier discours qu'il prononce devant Basile III lors de l'audience du 21 avril 1517. Voici en quels termes il présente son maître Maximilien : « Le pape et toute l'Italie sont ses amis, son petit fils Charles règne en paix sur les royaumes d'Espagne, lesquels sont au nombre de vingt-six, le roi du Portugal est son parent, le roi d'Angleterre et d'Irlande son vieil ami, le roi de Danemark, Suède et Norvège a épousé sa petite fille et s'en remet aux mains de sa Majesté impériale, le roi de Pologne le consulte dans tous ses litiges et même la France et Venise qui avaient toujours préféré leurs intérêts égoïstes à la prospérité de la chrétienté ont conclu la paix avec l'empereur. Il n'y a point dans tout l'univers prince chrétien qui ne soit attaché à sa Majesté par le

lien du sang, par l'alliance ou la fraternité »<sup>2</sup>. Cette belle unanimité proclamée de façon si ostentatoire cachait, on le sait, quelques lézardes et le prince de Moscou n'était sans doute pas dupe, mais la prétention de l'empereur germanique au leadership sur l'Occident romain n'avait de quoi ni surprendre ni choquer un prince russe. Au contraire, elle se situait dans le droit fil d'une tradition médiévale très ancienne, remontant au X<sup>e</sup> siècle, qui faisait des Allemands, dans le dialogue de la Russie avec l'Occident des interlocuteurs sinon exclusifs, du moins privilégiés.

Cette *présence* (pour ne pas dire cette *préférence*) germanique est attestée dans la langue russe. Le mot *nemec*, l'étranger en langue slave, est déjà utilisé au sens d'Allemand dans la première chronique russe, au XII<sup>e</sup> siècle<sup>3</sup>. Un peu plus tard au XIII<sup>e</sup> siècle, dans un traité commercial entre Smolensk, Riga et le Gotland, les mots *nemec*, *Allemand*, et *latinjanin*, *catholique romain*, sont employés indifféremment<sup>4</sup>. Enfin, en général, dans la littérature russe médiévale, l'expression *Rimskaja strana*, le *pays romain* désigne soit l'empire germanique soit, en bloc, tout l'Occident catholique et traduit aussi une perception globale de la latinité. Ces exemples d'ordre linguistique montrent à quel point, dans la conscience collective russe, l'Occidental, le Latin, le catholique romain se confondait, à cette époque, avec l'Allemand<sup>5</sup>. Certes, la latinité était aussi véhiculée en Russie par d'autres peuples, notamment la Bohême et la Pologne, mais l'altérité n'était pas aussi franche sans doute en raison de la parenté ethnique et linguistique et d'imbrications territoriales complexes. D'autre part, ces pays étaient eux-mêmes, à des degrés divers, soumis à l'influence germanique.

Pour illustrer d'une autre façon ce rapport préférentiel, qu'il me soit permis, dans le cadre de notre atelier slavo-germanique, de

- 
2. S.M. Solov'ëv, *Istorija Rossii s drevnejših vremën*, kn. 3 (tt. 5-6), Moscou, Mysl', 1966, p. 253.
  3. Sous l'année 6495 (987) : *I reče im Volodimer « Idete paki v nemci [...] i ottuda idete v greki »*, in *Povest' vremennyx let*, Moscou-Leningrad, A.N. SSSR, 1950, p. 74.
  4. « Traité de Smolensk avec Riga et Gotland », in M. Laran, J. Saussay, *La Russie ancienne*, Paris, Masson, 1975, pp. 38 et sq.
  5. Le mot *frjag/frjazi* (« franc »), attesté dans certaines sources russes pour désigner, au XIV<sup>e</sup> siècle, les Gênois de Crimée et, au XV<sup>e</sup> siècle, les architectes italiens du Kremlin de Moscou n'entrera que tardivement en concurrence avec le mot *nemec* (*nemč'in*) au sens de catholique romain. Il gardera, de toutes façons, la connotation restrictive de « méditerranéen ».

m'attarder un peu sur un domaine sensible et moins souvent évoqué, celui des relations religieuses. Le lien canonique qui attachait la Russie au siège patriarcal de Constantinople depuis qu'elle avait embrassé, en 988, le christianisme grec n'impliquait pour les Russes aucune hostilité vis-à-vis de la chrétienté latine. Au contraire, une certaine ouverture religieuse vers l'Ouest permettait de créer un contrepois salutaire à la tutelle byzantine ressentie parfois comme trop pesante. C'est seulement après la prise de Constantinople par les Croisés en 1204 et surtout la croisade des chevaliers teutoniques contre Pskov en 1242 que les Russes prendront sans ambiguïté fait et cause pour Constantinople dans le différend qui l'opposait à Rome. Il est intéressant de noter, concernant la période antérieure, la permanence des contacts religieux entre Russie kiévienne et Occident latin et de constater qu'ils passent, en grande partie, par le *canal allemand*. Quelques exemples pour mémoire : la princesse Olga, elle-même baptisée à Constantinople, demande un évêque à Otton I. Ce sera l'origine de la mission à Kiev, en 961-962 d'Adalbert de Trèves, futur archevêque de Magdebourg<sup>6</sup>. Autre exemple, la consultation (en 986, d'après la Chronique initiale russe) d'une délégation de missionnaires allemands par le prince Vladimir dans le cadre de son enquête sur les religions monothéistes. Malgré son option finale pour le christianisme oriental, les relations avec la Germanie ne seront pas interrompues sous son règne. Elles seront même certainement favorisées par la parenté de son épouse grecque Anna, fille du basileus Romain II, avec Théophano, la veuve d'Otton II (elles étaient cousines). En 1009, Vladimir accueille avec bienveillance Brunon de Querfurt, Boniface en religion, missionnaire allemand envoyé par l'empereur Henri II chez les Petchénègues. Un peu plus tard, à la fin du XI<sup>e</sup> siècle, Henri IV, sera courtoisé tour à tour par les deux frères rivaux fils de Iaroslav, Sviatoslav (dont l'épouse était allemande) et Iziaslav. Ce dernier, détrôné, après s'être rendu à la cour d'Allemagne, se tournera vers le pape de Rome pour tenter d'obtenir son appui<sup>7</sup>. Par la suite, aux XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles, les échanges commer-

6. Suite à l'échec de cette mission, Iaropolk, prince de Kiev de 973 à 979, reprend contact [...] avec Otton I qu'il rencontrera, selon la *Chronique de Lambert de Hersfeld*, à Quedlinbourg en 973 (in J.B. Mayeur (éd.), *Histoire du Christianisme*, Paris, Desclée, 1993, 3, p. 912).

7. A ce sujet, V. Vodoff, *Naissance de la chrétienté russe*, Paris, Fayard, 1988, pp. 312-313.

ciaux très actifs entre Kiev et Ratisbonne servirent de vecteur à une collaboration russo-germanique dans le domaine religieux. Le siège épiscopal de Ratisbonne entretenait à Kiev un représentant permanent chargé de recueillir les aumônes des Kiévites et des bénédictins d'origine irlandaise venus d'Allemagne fondent, au XII<sup>e</sup> siècle, un monastère annexé à l'église latine de la Sainte-Vierge « pour y exercer le ministère des âmes au sein de la colonie allemande »<sup>8</sup>. Cette maison bénédictine subsistera jusqu'à l'invasion mongole en 1241. On sait qu'à la même époque les Allemands tenaient comptoir à Novgorod où leur quartier prospérait à l'ombre de l'église catholique Saint-Pierre. Ils étaient également présents à Smolensk, Polotsk, Vitebsk et Pskov. Le vocabulaire russe porte la trace d'influences latines véhiculées par les Allemands. Taube dans son étude sur *Rome et la Russie avant l'invasion tatare* note quelques termes d'origine allemande se rapportant au culte (*krest*, all. *Kreuz* ; *pop*, all. *Pfaffo* ; *psaltyr'*, all. *Psalter* ; *post*, all. *Fasten* ; *cerkov'*, all. *Kirk*)<sup>9</sup>. D'autres exégètes font remarquer que l'institution de la dîme par Vladimir, inconnue de l'église grecque, s'expliquerait par l'imitation de ce qui se passait en Germanie<sup>10</sup>.

Le partenariat germanique, dans le contexte général d'un certain *tropisme* européen caractéristique de la période kiévienne de l'histoire russe, est bien plus évident encore dans d'autres domaines, notamment celui des échanges économiques. Cette question est malheureusement trop vaste pour être abordée ici et elle risquerait d'allonger démesurément une digression pourtant nécessaire pour expliquer l'état d'esprit dans lequel l'ambassadeur Herberstein, chargé des intérêts du Saint-Empire, se présentait devant le prince russe en ce début du XVI<sup>e</sup> siècle. Il s'agissait, à l'occasion d'une mission de « bons offices », de rétablir, après une éclipse diplomatique de deux siècles et demi consécutive à l'invasion mongole, des relations est-ouest calquées sur le modèle ancien, c'est-à-dire, de

8. Dom Philibert Schmitz, *Histoire de l'Ordre de Saint-Benoît*, Paris, éd. de Maredsous, 1948, 3, p. 143 ; F. Dvornik, *Les Slaves*, Paris, Le Seuil, 1956, p. 217.

9. M.A. Taube, *Rome et la Russie avant l'invasion des Tatares (IX<sup>e</sup>-XIII<sup>e</sup> siècles)*, Paris, 1947, pp. 96 et sq.

10. *Histoire de l'Eglise*, Bloud et Gay, 1942, 7, p. 449.

réaffirmer la prérogative allemande<sup>11</sup>. Mais les temps avaient changé. la Russie moderne, réunifiée autour de Moscou sur les marches orientales de son propre territoire historique, était une puissance en pleine ascension politique dont le prince-autocrate prétendait lui-même, de façon déjà explicite, à la dignité impériale. Elle était en situation d'être courtisée par une Europe occidentale où les Etats nationaux de plus en plus autonomes et éventuellement rivaux — bien que chrétiens — rendaient caduque la notion même de Saint-Empire. Il est intéressant de noter que la première ambassade d'Herberstein (1517) est exactement contemporaine de la publication des thèses de Luther qui allaient, entre autres conséquences, créer une fissure irréversible au sein même de la nébuleuse germanique. Cette nouvelle donne géopolitique devait nécessairement se refléter dans le dialogue est-ouest. Dans l'histoire diplomatique de la Russie, le XVI<sup>e</sup> siècle est marqué par l'établissement d'un réseau diversifié de relations internationales où l'ensemble germanique, tout en restant important, a perdu définitivement sa situation prépondérante de jadis. Une activité diplomatique de plus en plus complexe, des contacts multilatéraux avec Venise, Rome, le Danemark, la Suède, la Hongrie, bientôt l'Angleterre et la Hollande indépendante rendraient indispensable à Moscou, vers les années 1550, la création de l'Office des ambassadeurs (*Posol'skij prikaz*), version primitive d'un ministère des Affaires étrangères. Seule la France restera en retrait jusqu'à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle<sup>12</sup>. En Russie, l'Europe avait fini d'être perçue globalement, et le discours hégémonique d'Herberstein renvoyait désormais à un passé médiéval révolu. En ce sens, dans sa fonction d'ambassadeur, Herberstein est donc un homme du passé.

On sait que cet ambassadeur anachronique fut aussi un diplomate malheureux. Le talent personnel d'Herberstein comme négociateur n'est ici nullement en cause. Simplement, sa mission était

- 
11. L'ambassade d'Herberstein avait été précédée, en 1488, sous le règne d'Ivan III, par celle de Nicolas Poppel qui avait offert — en vain — au grand prince de Moscou la couronne royale au nom du Saint-Empire. C'était, sous couvert de reconnaissance internationale, une tentative pour réintégrer la Russie dans la zone d'influence germanique. A ce sujet, voir Solov'ëv, *op. cit.*, pp. 134-141.
  12. Voltaire, *Histoire de l'Empire russe sous Pierre le Grand*, Paris, Didot, 1803, 1, pp. 110-111 ; et M. Mervaud, J.C. Roberti, *Une infinie brutalité, l'image de la Russie dans la France des XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles*, Paris, Institut d'études slaves, 1991, pp. 13-14 et *passim*.

rendue difficile, voire impossible, par la méconnaissance, générale alors en Europe, des réalités russes, de leur contexte historique et géopolitique. Espérant réconcilier la Pologne et la Russie, la chancellerie viennoise sous-estimait visiblement l'ancienneté et l'âpreté du contentieux territorial qui opposait les deux Etats, notamment au sujet de Smolensk. L'autre objectif déclaré (attirer la Russie dans une coalition anti-turque) était encore plus irréaliste. A l'époque, la Moscovie n'aurait jamais pris le risque de provoquer la Sublime-Porte alors qu'elle avait déjà bien du mal à contenir sur ses marches méridionales les Tatares de Crimée, vassaux du Sultan. De plus, les appels au secours des catholiques romains menacés par les infidèles n'étaient pas forcément de nature à émouvoir un pays qui avait jadis sombré sous l'avalanche mongole dans la totale indifférence de l'Occident chrétien. Au fil des ans, cette indifférence s'était muée en mépris, puis en oubli et l'on affectait, encore naguère, de confondre Moscovie et *Tartarie*. En ce début du XVI<sup>e</sup> siècle, tout restait donc à découvrir de la Russie nouvelle, soudée autour de Moscou aux confins de l'Asie. Cette redécouverte de la Russie, œuvre de longue haleine dont on peut se demander si elle est achevée de nos jours, sera vigoureusement entreprise par Herberstein dont le savant témoignage, publié vingt ans après ses missions, ouvre la voie aux études russes modernes.

On a pu écrire d'Herberstein qu'il était le « Christophe Colomb de la Moscovie »<sup>13</sup>. Si la formule mérite d'être nuancée, il n'en reste pas moins vrai que le voyage en Russie était, à l'époque, une aventure périlleuse. L'évêque Christopher Rauber, pressenti avant Herberstein par Maximilien pour aller à Moscou, avait prudemment décliné la proposition et le premier compagnon d'Herberstein n'avait effectivement pas survécu aux épreuves de la route<sup>14</sup>. Pour Herberstein le voyage de Haguenau en Alsace à Moscou, avec une courte halte à Vilnius, avait duré un peu plus de quatre mois (de décembre 1516 à avril 1517) et sa relation illustre abondamment les dangers encourus dus autant aux brigands qu'aux obstacles naturels. Il cite maints épisodes pittoresques où il a bien failli perdre la vie. Non par forfanterie mais parce que, selon lui, le danger vaincu est la meilleure garantie de l'authenticité de son récit. Herberstein

---

13. Uebersberger, in Malein, *op. cit.*, p. XXIII et, indirectement, Solov'ëv, *op. cit.*, p. 134. Même remarque chez Delort, *op. cit.*, p. 14.

14. Malein, *op. cit.*, p. VI.

sait le prix et la valeur irremplaçable de ses observations. Dans l'« Avertissement » rédigé à l'occasion de la première édition des *Commentaires*, il souligne : « J'ai composé cette relation non d'après ce que j'ai ouï dire, mais d'après ce que j'ai vu » ce qui l'autorise à ajouter, non sans fierté, qu'il écrit « pour la postérité »<sup>15</sup>. Il faut préciser que les documents concernant la Russie dont le lecteur occidental pouvait alors disposer étaient presque exclusivement des relations de seconde main. Le seul témoignage original d'un témoin oculaire était celui du Vénitien Contarini, envoyé auprès du shah de Perse, qui avait publié une brève relation de sa traversée de la Moscovie en 1476 sous le règne d'Ivan III<sup>16</sup>. Pour le reste, il s'agissait de compilations établies à partir d'informations fournies par des diplomates russes en poste à l'étranger ou de négociants anonymes revenant de voyages d'affaires. Deux ouvrages élaborés selon cette méthode venaient justement de paraître. Ils retiendront toute l'attention d'Herberstein, notamment le court récit sur la Moscovie de Paolo Giovo d'après Dmitri Guerassimov, ambassadeur russe auprès du pape Clément VII et, le *Traité sur les deux Sarmaties* du recteur de l'Université de Cracovie Matthieu de Miechow<sup>17</sup>. Après Herberstein, bien que le voyage en Russie soit devenu moins exceptionnel, l'usage de publier des relations de seconde main se maintiendra tout au long du XVI<sup>e</sup> siècle. Au XVII<sup>e</sup> siècle, la Russie émergeant de son isolement, les témoignages directs se multiplient, mais les auteurs n'hésitent toujours pas à puiser largement chez leurs prédécesseurs, particulièrement chez Herberstein dont l'autorité en matière russe restera longtemps incontestée<sup>18</sup>. Ceci en raison de l'originalité de sa contribution mais plus encore à cause du caractère encyclopédique de son informa-

15. Malein, *op. cit.*, *K čitatelju*, sans numéro de page.

16. *Viaggio del Magnifico Ambrosio Contarini*, Venise, 1487. On peut aussi mentionner le témoignage à peu près contemporain d'un autre Vénitien, Joasaf Barbaro, consul de la Sérénissime à Tana (Azov), chez les Tatares de Crimée, puis en Perse. Mais ses remarques sur la Russie, forcément rapides (comme Contarini il n'avait fait que traverser Moscou en 1479, lors d'un voyage de retour) n'ont paru à Venise qu'en 1543, soit seulement six ans avant celles d'Herberstein (*Viaggi fatti de Venetia alla Tana, in Persia...*).

17. Paolo Giovo, *Livre sur l'ambassade moscovite (1537)*. Matthieu de Miechow (M. Mekhovski), *Traité sur les deux Sarmaties (1517)*.

18. Notamment Francesco Tiepolo, *Considérations sur les affaires moscovites (1560)*, Alexandre Guagnini, *Description du pays soumis au tsar de Moscovie (1581)*, Salomon Neugebauer, *La Moscovie, commentaire sur son origine, sa situation, ses provinces et ses mœurs (1612)*.

tion. Il s'intéresse à tout : faune, flore, mœurs et religion, pratiques judiciaire et diplomatique, échanges commerciaux et système monétaire. Mais c'est surtout dans son travail d'historien et de géographe que se manifestent pleinement la rigueur de sa démarche, son honnêteté intellectuelle et, pour tout dire, la modernité de son approche des réalités russes.

Si l'espace politique est présenté avec la prudence qui s'impose s'agissant d'un jeune Etat alors en pleine crise de croissance et qui déborde de tous côtés de frontières manifestement provisoires, l'espace naturel et humain est dépeint avec une minutie scrupuleuse : recension systématique des cours d'eau, description sommaire des agglomérations, estimation des distances. Cette *chorographie* moscovite (c'est le terme qu'il utilise) nous donne un premier exemple de sa méthode. Il s'appuie d'abord sur son expérience du terrain. Cette expérience, il l'a voulue la plus vaste possible, et, pour pouvoir emprunter des itinéraires non balisés à l'usage des étrangers, il s'est appliqué à déjouer la surveillance policière tatillonne dont il a constamment fait l'objet au cours de ses déplacements sur le sol russe. C'est ainsi que, près de trois siècles avant Radiščev, il est en mesure de nous donner la première description de la route Novgorod-Moscou avec mention des étapes rendues familières bien plus tard seulement par le *Voyage* de l'écrivain contestataire : Krescy, Xotilov, Voloček, Toržok, Klin et Tver'. Quand il n'a pas pu vérifier de *visu* tel ou tel détail de son exposé, il le signale expressément (ainsi pour sa description des sources de la Lovat'). Il complète au besoin ses notes de route par des observations scientifiques réalisées par lui-même (comme celle qui lui permet de déterminer avec précision, grâce à l'astrolabe, la durée du jour à Moscou au moment du solstice d'été)<sup>19</sup>. Il confronte ensuite ses conclusions avec toutes les sources écrites dont il dispose sur le sujet. D'abord, les anciens : Hérodote, Ptolémée, ensuite les contemporains, en l'occurrence Giovo et de Miechow. Sa parfaite connaissance d'un idiome slave (le slovène est sa deuxième langue maternelle<sup>20</sup>) lui permet aussi d'avoir accès aux sources autochtones : chroniques médiévales ou documents plus

19. Malein, *op. cit.*, respectivement, pp. 226, 114, 102.

20. Herberstein est né en Carniole autrichienne (allemand Krain), c'est-à-dire en Slovénie actuelle. Il avait appris le slovène dans son enfance, entre 1486 et 1497, avant son départ pour Vienne.

récents comme cet *Itinéraire (Dorožnik)*, aujourd'hui disparu, qu'il a pu consulter pour décrire la région de l'Oural et la Sibérie occidentale<sup>21</sup>. Cette bibliographie est utilisée avec discernement et esprit critique. Il ne manque pas de relever au passage les erreurs de ses prédécesseurs, parfois sans excessive charité. Ptolémée a confondu la Berezina et le Borysthène (le Dniepr), sans doute à cause de l'assonance. Quoi qu'en prétende de Miechow, la Volga ne se jette pas dans le Pont-Euxin mais bien dans la mer Caspienne et la Dvina n'arrose pas la ville de Pskov. Le terme de *Polovcy* (Koumans) ne vient pas, comme le même de Miechow l'affirme imprudemment de *lovec* (le chasseur) mais de *pole* (la plaine, la steppe). Quant à l'*Itinéraire* en langue russe, s'il le juge assez précieux pour le citer en traduction intégrale, il prévient tout de même le lecteur qu'il ne répond pas des affabulations qui, de toute évidence, se sont glissées çà et là<sup>22</sup>. Il ne néglige pas non plus les informations orales recueillies auprès des indigènes, mais, par principe, il les soumet autant que possible à l'épreuve de l'expérience ou à des contre-vérifications. L'épisode de la langue des Ougriens est, sur ce point significatif. Ces Ougriens sont les Zyrianes ou Komis de la région de Perm'. « On raconte que les Ougriens, aujourd'hui encore, parlent la même langue que les Hongrois ; est-ce vrai ? Je l'ignore ; car, malgré toutes mes recherches, je n'ai pu trouver un seul individu provenant de ces régions qui aurait pu s'entretenir avec mon serviteur, lequel sait parfaitement le hongrois »<sup>23</sup>. Cette mise en doute systématique permet à Herberstein, à la différence des autres voyageurs, de ne pas cautionner — même quand il les rapporte — les rumeurs les plus extravagantes. Quand il décrit, par exemple, le *mouton végétal*, le *baranec* des bords de la Caspienne, et il est, semble-t-il, le premier à le faire, il s'empresse de préciser « je tiens cette plante pour fabuleuse, mais j'en ai rapporté l'histoire car elle m'a été racontée par des gens dont la sincérité peut difficilement être mise en doute »<sup>24</sup>. Margeret et Oléarius, un siècle plus tard, ne prendront pas tant de précautions et présenteront le *zoophite* comme une réalité indubitable<sup>25</sup>.

21. Malein, *op. cit.*, pp. 127 sq.

22. *Ibid.*, p. 132.

23. Delort, *op. cit.*, pp. 148-149.

24. *Ibid.*, p. 180.

25. Capitaine Jacques Margeret, *Un mousquetaire à Moscou*, Paris, La Découverte-Maspéro, 1983, p. 43.

On constate les mêmes qualités de méthode dans les développements consacrés à la religion et à l'histoire de la Russie depuis les origines. Mais le plus impressionnant reste ici encore l'ampleur et la nouveauté de la documentation mise en œuvre. Herberstein a le souci de faire avancer la connaissance. Voici comment il introduit son chapitre consacré aux Tatares : « Les Tartares et leur origine ont été étudiés dans les *Annales de Pologne* et le petit livre sur "les deux Sarmaties" ; de plus, de nombreux auteurs en ont parlé avec de nombreux détails. Les répéter ici serait plus fastidieux qu'utile. Mais ce que j'ai pu apprendre des *Annales russes* ou des récits de fort nombreuses personnes doit, à mon avis, être brièvement rapporté »<sup>26</sup>. Parmi les sources utilisées pour la première fois par un Occidental, les *Annales* ou *Chroniques* russes, sont, en effet, largement exploitées, en particulier la *Chronique initiale* qu'Herberstein semble avoir consultée dans différentes copies. D'autres documents d'archives sont cités partiellement ou *in extenso* comme la *Lettre du métropolite Jean II de Kiev à l'antipape Clément III* ainsi que ses *Réponses canoniques à Jacques le Moine* (XI<sup>e</sup> siècle), les *Questions du prêtre Cyriaque à l'évêque de Novgorod Niphont* (XII<sup>e</sup> siècle), la relation écrite de la *Cérémonie du couronnement de Dmitri Ivanovitch*, petit fils d'Ivan III (XV<sup>e</sup> siècle), le *Justicier* d'Ivan III (XV<sup>e</sup> siècle) dont l'original ne fut retrouvé qu'au XIX<sup>e</sup> siècle<sup>27</sup>. La traduction latine par Herberstein de ce dernier document est assez exacte pour qu'elle lui ait été adjointe jusqu'au début du XX<sup>e</sup> siècle dans les éditions scientifiques. Ce rapide panorama des sources d'Herberstein montre que ses *Commentaires* sont bien plus qu'un simple récit de voyage. En fait, ils ont jeté les bases de ce qui allait devenir, mais seulement deux siècles plus tard, l'historiographie russe. On verra, au XVIII<sup>e</sup> siècle, les premiers historiens de la Russie, le Russe Tatichtchev<sup>28</sup> mais aussi les Allemands August Schlözer de l'Université de Göttingen et Herard Miller<sup>29</sup>, le compagnon de Behring, faire de fréquentes références à

26. Delort, *op. cit.*, p. 151.

27. Respectivement dans la traduction de Malein, *op. cit.*, *Chronique initiale*, pp. 3-10 et *passim*, *Lettre à l'antipape*, pp. 46-50, *Réponses à Jacques le Moine*, pp. 50-51, *Questions de Cyriaque*, pp. 52-56, *Cérémonie du couronnement*, pp. 28-30, *Justicier*, pp. 82-86.

28. V. Tatiščev, *Istorija rossijskaja*, Moscou-Leningrad, AN SSSR, 1964, 1, p. 460.

29. A ce sujet, N.L. Rubiņštejn, *Russkaja istoriografija*, Moscou, Ogiz, 1941.

l'ouvrage d'Herberstein qu'ils consultent soit dans l'original latin soit dans sa traduction allemande (la première version russe n'ayant paru qu'en 1832). L'impératrice Catherine II elle-même, qui se piquait d'érudition historique, connaissait et appréciait les *Commentaires*. L'intérêt des chercheurs pour Herberstein n'a pas faibli tout au long du XIX<sup>e</sup> siècle. Karamzine et Soloviov le suivent de très près dans leur peinture de la Moscovie sous Ivan III et Basile III<sup>30</sup>. A la fin du siècle, Klioutchevski le présente encore comme un « observateur attentif des réalités moscovites » et le cite à plusieurs reprises<sup>31</sup>.

Ainsi Herberstein a-t-il été consacré à travers les temps par plusieurs générations de savants comme le père fondateur de la géographie et de l'historiographie russe contemporaines. Si sa mission de diplomate l'enracine dans la tradition médiévale, son enquête de découvreur le projette résolument dans la modernité. Du reste, l'image de la Russie qui ressort de son témoignage, bien plus mesurée que celle de voyageurs célèbres plus proches de nous, comporte encore des traits d'une étonnante actualité.

*Université de Toulouse-Le Mirail,  
département de slavistique - CRIMS*

### ZUSAMMENFASSUNG

Herberstein wurde zweimal an den Hof des Moskauer Großfürsten Wassili III. zur Wahrnehmung der Reichsinteressen gesandt. Über seine offizielle Mission hinaus war H. damit beauftragt, nach einer über zweihundertjährigen Unterbrechung infolge der Mongolenherrschaft die diplomatischen Beziehungen zwischen dem katholischen Okzident und dem orthodoxen Moskauer Fürstentum anzuknüpfen, wie zur Zeit des Kiewer Rus, um so den Führungsanspruch des Reiches wieder zu beleben. Aber im internationalen Kontext des beginnenden 16. Jahrhunderts war diese Mission zum Scheitern verurteilt. In diesem Sinne war Herberstein ein anachronistischer Botschafter.

30. Karamzine dans le quatrième chapitre du tome sept de son *Histoire de l'Etat russe*, Soloviov in Solov'ëv, *op. cit.*, livre trois.

31. V.O. Ključevskij, *Sočinenija*, Moscou, 1956, 2, p. 120.

Die 1549 erschienenen *Kommentare über die Moskauer Angelegenheiten* geben aber ein umfangreiches Zeugnis eines westlichen Beobachters über Nordost-Rus ab. Der historische Teil, der sich vornehmlich aus Archivalien zusammensetzt, wurde seit dem 18. Jahrhundert durch die Begründer der russischen Geschichtsschreibung herangezogen. Als Memoirenschreiber ist Herberstein ein unersetzlicher Wegbereiter.

### SCHLÜSSELWÖRTER

Herberstein ; Moskauer Fürstentum ; Heiliges Römisches Reich ; Religion ; russische Geschichte.

*Traduction allemande de Herbert Hartmann*

### РЕЗЮМЕ

Герберштейн был дважды направлен ко двору великого московского князя Василия III в качестве посла от Священной Германской империи. Помимо официальных поручений на Герберштейна была возложена тайная миссия : восстановить после двухстолетнего перерыва, связанного с монгольским игом, дипломатические отношения между католическим Западом и православной Московией, обеспечивающие, как во времена Киевской Руси, главенствующее положение Германской империи среди других европейских стран, принадлежащих к римско-католической церкви. Однако, учитывая международную обстановку, сложившуюся к началу XVI века, такого рода миссия была обречена на неудачу. В этом смысле Герберштейн оказался послом уже ушедшей средневековой эпохи.

Зато его *Записки о Московитских делах*, опубликованные в 1549 г., являются первым обстоятельным и всесторонним письменным свидетельством западного наблюдателя о северо-восточной Руси нового времени. Включенный в это сочинение исторический очерк, основанный отчасти на архивных документах, был впоследствии широко использован учеными XVIII-ого и XIX-ого веков. С точки зрения новейшей исторической науки о России Герберштейна-

мемориалиста можно считать незаменимым предшественником.

*КЛЮЧЕВЫЕ СЛОВА*

Герберштейн ; Московия ; Священная германская империя ; религия ; русская история.